

IL DEVRAIT S'EN ALLER DE LUI-MEME!

Nous confessons que nous ne le croyons pas — mais de par la force des choses — et à cause des circonstances qui se produisent de jour en jour dans notre monde politique, nous croyons qu'il devrait s'en aller.

Si l'attitude de notre journal peut paraître un peu — comment dirions-nous ? — un peu absolue c'est parceque nous sommes parfaitement attachés aux idées du vieux parti libéral et que nous sommes partisans des saines, utiles et nécessaires réformes; et pour que cela soit, il ne faut pas dans nos rangs de ces éléments dissolvants, de ces coureurs de tous les escaliers politiques, et de ces personnages interlopes qui traînent dans notre parti les vices qu'ils ont cultivés en nous combattant, en même temps qu'une audace qui remplace le mérite et le talent des vieux, parmi les nôtres.

C'est pour cela, en somme, que nous disons : *il devrait s'en aller.*

Tous nos amis, et c'est la masse, comprennent fort bien qu'au moment de la formation du cabinet, notre chef si distingué a pu subir certaines impositions et, empressons nous de le dire, la faute n'est pas toute à lui s'il a pris Tarte dans les conseils de la nation.

Il avait à consolider son parti, à assurer les résultats de sa victoire signalée, il avait à grouper autour de l'idée dont il entrevoyait avec raison la réalisation prochaine autant d'éléments utiles que possible.

Il a bien, fort bien choisi le tout de son cabinet, excepté — à toute règle il y a exception — excepté le choix de M. Joseph Israel Tarte.

Rebut du parti conservateur, excoriation qui s'est nourrie aux picds de tous les arbres,

grugeur noté, fanfaron avec les faibles, compromis dans tous les camps, il a trouvé refuge dans nos rangs ! . . .

Est-ce bien possible d'y croire ?

Pourtant c'est fait.

Dans l'évolution politique si importante qui marque notre existence nationale, en l'an du Jubilé impérial, une figure, une grande figure, sincère, vraie, autant sympathique qu'énergique, courageuse et noble entre toutes celles qui ont approché du trône, celle de l'Hon Laurier tranche sur toutes les autres. IL A DIT, et l'Empire s'est rendu à la vérité. C'est par l'Empire que nous existons, il faut que l'empire sache que nous sommes des facteurs puissants de sa grandeur. Pour cela il faut que, gardant nos forces natives, notre langue, nos institutions et nos lois, nous soyons assez près du trône pour qu'il nous reconnaisse à toute heure.

Et l'Allemagne, et la Belgique, et les autres pays font aujourd'hui place au Canada, nous commençons à peser dans la balance.

Voilà en résumé le grand résultat obtenu par notre chef. Disons-le de suite, il a mis sa marque individuelle au plus grand acte qui marquera cette grande époque, laquelle restera célèbre dans les fêtes des rois existants dans ce siècle si fécond.

Faut-il concéder maintenant à la face du monde, qu'à coté de notre chef si distingué, un parvenu, un intrigant, un faiseur politique comme Tarte trouve sa place ?

Faut-il qu'à côté d'un homme si pur, l'être qui sort de la boue toute grouillante de ceux que le talon du peuple écrase toujours, se dise l'égal de celui que les deux grandes nations du monde viennent de décorer après l'avoir applaudi ?

Faut-il que la basse conspiration jour-